

Rendre visible l'invisible

Lynn Diamond

Number 87, Fall 2000

Lire de la fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Diamond, L. (2000). Rendre visible l'invisible. *Moebius*, (87), 45–49.

LYNN DIAMOND

Rendre visible l'invisible

Je regarde ma bibliothèque; sur les rayons se côtoient des livres de différentes couleurs, de différentes grandeurs et lorsque j'en prends certains dans ma main, des années de ma vie remontent en moi comme un fleuve, riches d'évocations successives. Il me semble avoir toujours vécu la lecture comme un lieu au centre du monde en même temps que le plus court chemin à travers le temps et l'espace entre un être humain et un autre: une descente phosphorescente. Et pendant longtemps, un ancrage et un refuge.

À l'adolescence, j'ai lu au moins trois livres par jour. Chaque livre m'a apporté quelque chose; si ce n'étaient des pensées profondes, du moins des destins de rechange. J'ai compris très jeune la lecture comme un surplus de vie, un lieu où dépasser le temps; qu'un livre pouvait être un point de fuite ou un espace concentré de connaissances humaines.

En classe, partout, et dans les autobus d'écoliers et dans les cours de récréation comme le soir pendant que mon frère aîné, dans la chambre d'à côté, lisait à haute voix, se servant des mots comme d'un bouclier, et répétait ad nauseam sous forme de listes des noms d'étoiles ou de plantes en un genre de poésie énumérative, nichée sous les couvertures ou cachée dans la garde-robe, lampe de poche à la main, je me laissais glisser dans le vertige des mots à la recherche d'une phrase qui me révélerait un sentiment, une émotion jusque-là sans nom perdue dans l'immense magma de ce qui erre, flotte, informe à la surface de la conscience ou dans les profondeurs de l'inconscient. La phrase qui me ferait comprendre ou découvrir une partie de moi-même en la nommant. Trouver en écho à la condition

humaine les mots graves et tragiques inscrits dans le rythme de ma langue. Ouvrir un livre comme si j'ouvrais le cœur d'un être dans la résonance de son mystère, y découvrir une sonorité, une voix, un regard particulier sur le monde, et le miroitement de résidus de songes.

De 12 à 15 ans, j'ai lu sans arrêt, à la recherche de ces phrases qui pouvaient appréhender ce qui s'agissait sans nom dans cet espace qui n'était déjà plus celui de l'enfance et qui me propulsait responsable et actante dans un monde déjà codé. D'un livre à l'autre, j'entrais dans des univers, voyeuse, curieuse de la vie des autres, de leur ressemblance ou au contraire de leur différence avec ceux qui m'entouraient et, bien sûr, avec moi-même. Dans chacun, j'aimais retrouver un ton, une texture de vie, des audaces. Et aussi un point de vue sur la vie, des lignes de pensée. Est-ce à dire que je recherchais mon ton d'être humain en devenir d'adulte, ma texture, mes possibilités d'audaces?

J'ai côtoyé de façon intensive de grands écrivains qui m'ont donné, par leurs livres, sans doute le meilleur d'eux-mêmes. Et qui m'ont fourni, dans le déroulement de leurs pensées, de leur imaginaire, avec leurs obsessions et l'encre particulière de leur veine, un lieu magique de papier et d'humanité imprégné des mêmes scènes primitives pour quiconque s'y aventure, aussi différentes que soient nos vies. Le centre d'un l'humain n'est-il pas le lieu de ressemblance de tous les autres?

On écrit avec ce dont on ne se souvient plus et on lit pour se souvenir et se reconnaître. Si tant est que la lecture et l'écriture originent d'un même endroit, tant il faut avoir connu directement ou non, pour reconnaître, pour voir et donner à voir. L'imaginaire ne peut naître que de la mémoire où des sédiments de vécu s'entremêlent dans des milliers de connexions neuronales par lesquelles surgissent des mondes nouveaux et, à travers la fugacité des réminiscences, des pensées enfin formulées.

On écrit comme on lit. C'est pourquoi il arrive qu'un livre relu nous en apprenne autant que sa pre-

mière lecture parce que nous-mêmes avons dans l'intervalle appris, compris et éprouvé.

Serrer au plus près sa part de vérité, lire comme écrire, pour vivre plus pleinement, éclairer la vie, rendre l'ombre vivante. Tirer «de son fonds tout ce qui s'y trouve¹», comme le dit si bien Claude Roy. Écrire comme lire pour rendre visible l'invisible.

Après un an, donc mille livres, non j'arrête ici, bien que ma formulation me plaise, je recommence mon énoncé: soyons réaliste, donc, après avoir lu un livre, disons de Camus, ce qui nous situe au tout début de ces années de mille livres, je savais pertinemment qu'il existait deux genres d'auteurs, deux genres de livres, fussent-ils de fiction tous les deux. L'un écrit avec sa plume, l'autre avec son sang; aussi grandiloquente que soit cette affirmation, je la réitérerai après la lecture de six mille livres, ce que j'évalue, lisant moins aujourd'hui, comme mon potentiel probable de lecture d'ici la fin de ma vie. C'est dire que je suis bonne lectrice, combien j'aime lire autant ce qui me fait réfléchir que ce qui me distrait. Je fais cette digression parce qu'il est ici depuis quelques années tout un débat que j'entends d'une oreille irritée sur l'auteur devant, derrière l'écrivain, ou l'inverse: je m'y perds. Discours qui me plonge dans le Barthes des années 60, je crois. Étant donné qu'il m'arrive la plupart du temps de lire un roman sans connaître la vie de l'auteur, je n'ai donc le plus souvent aucune idée si l'auteur est le personnage devant, à côté ou derrière. À qui cela importe-t-il? Mais alors si l'auteur n'y est pas... alors là....

Je crois qu'un auteur écrit avec sa biologie, son rythme, son sang, ses obsessions, et cela finit par faire sa vérité particulière et singulière – autre digression, si je peux me permettre: pour faire vrai en littérature, il faut faire faux d'une façon ou d'une autre, alors l'auteur, qu'il soit devant ou derrière... Ce serait plutôt l'absence de l'auteur dans son livre qu'on devrait déplorer: ceux qui écrivent sans plonger en eux-mêmes, sans se mouiller, ceux qui cuisinent avec des recettes ou font du découpage en blouse blanche, et dont les mots s'évaporent rapidement de notre esprit, sans

aucune résonance, ne révèlent rien, sinon de l'anecdote. Cela dit, des mille livres par année que j'ai lus, de ces livres, si je ne me rappelle que quelques-uns, tous m'ont apporté du plaisir, fût-il profond ou fugitif.

Certains livres m'ont portée, éblouie, à travers des semaines et des mois:

À 13 ans, j'ai découvert Sartre, Camus, Vian, Zola, Caldwell, achetés au hasard, séduite par une couverture ou un titre, grâce à la section livres de poche de la pharmacie près de chez moi. (Que le pharmacien dont je ne connais pas le nom soit ici remercié, il proposait alors le remède qu'il me fallait pour soulager ce vide à l'âme du début de l'adolescence, remède que j'ai depuis toujours appelé: existentialisme.)

L'étranger, *La nausée* et *Le mur* ont formé ma pensée de début d'adulte; ils en ont donné le ton, diapason comparable à un air de musique, et la distance, comme on dit d'un regard.

Dostoïevski, dont j'ai lu à 16 ans les 17 tomes, soit l'œuvre complète, en trois semaines, m'a fait vivre les semaines les plus fiévreuses de ma vie. Et je l'en remercie. Il m'a donné un dictionnaire émotif énorme pour mieux affronter la vie. Avec le recul, je préciserai: pour affronter ma vie. Tout comme je lui sais gré de ne pas avoir écrit davantage: j'aurais craqué.

J'ai lu *Nadja* d'André Breton étendue sur une plage de Crète, pas très loin du cimetière dans lequel Kazantzakis est enterré avec, sur sa pierre tombale, cette inscription: "*I am nothing, I believe in nothing, I am waiting for nothing.*" Ces phrases, adressées à l'existentialiste que j'étais, se sont gravées en moi, indélébiles. J'avais un seize ans sauvage et le ciel, disais-je, avait la texture de mon âme.

J'ai lu la *Kabbale* et *Les chants de Maldoror* dans une même journée en fumant des cigarettes sur le rebord d'une fenêtre, en pénitence dans ma chambre.

Kafka, Lautréamont et Le Clésio ont scandé ma première relation amoureuse. Somerset Maugham et François Mauriac, pour des raisons adverses, m'ont fait vivre des moments précieux. Et ce, même si je les vivais en retenue dans le couloir de l'école.

Je peux dire que *Noces*, suivi de *L'été*, de Camus, que j'ai traîné dans ma poche pendant plusieurs mois, incapable de m'en séparer, m'a permis de survivre pendant la période que j'ai vécue à Toronto. Tout autant que l'assurance chômage.

À la dernière année de mon secondaire, Pavese m'a empêchée de sombrer; il était plus désespéré que moi, vraiment, il m'étonnait: comment pouvait-il être encore vivant? (Je n'appris que plus tard son suicide.)

Cet amour des mots dans lequel je plongeais pour leur capacité à révéler des aspects de sentiments éprouvés mais encore innommés, a magnifié mon adolescence et ma vie. J'ai lu et je lis encore pour ces moments dans lesquels tout à coup une émotion enfouie dans la mémoire renaît et s'articule. Prend place et sens. Me reconnaît en même temps que découvrir tout ce que l'humain recèle de facettes. Et d'individuelle originalité.

Et bien sûr, j'ai lu le monde d'aussi loin que je m'en souviens et de plus loin même: ce regard que j'aperçois sur des photos d'un moi disparu de la surface de ma mémoire (d'un moi plus loin que ma mémoire). Je regarde, spectatrice, concentrée, en retrait, déchiffrant les autres, le monde.

(1) Claude Roy, *Permis de séjour* [1977–1982].